

Ma rencontre avec les gens de Saint-Henri

de

Gabrielle Roy

texte traduit de l'anglais par Martine Fisher
et présenté par François Ricard

PRÉSENTATION

Comme on le sait, *The Tin Flute*, la traduction anglaise de *Bonheur d'occasion*, a été choisi comme «Book of the Month» de mai 1947 par la *Literary Guild of America*, le plus grand club du livre des États-Unis. À ses abonnés, la *Guild* a alors adressé, comme chaque mois, un petit feuillet publicitaire appelé *WINGS, the Literary Guild Review*, pour annoncer la nouvelle sélection. C'est donc dans la livraison de mai 1947¹ qu'a paru, en anglais, sous la signature de Gabrielle Roy, le texte intitulé «How I Found the People of St. Henri», dans lequel la romancière relate la genèse de l'œuvre sélectionnée. Illustré de quelques dessins en couleurs, le texte était précédé d'une brève présentation du roman par John Beecroft, le patron de la *Guild*, et suivi de quelques notes «About Gabrielle Roy». «How I Found the People of St. Henri», dont le manuscrit s'est perdu, n'a jamais été republié depuis, ni en anglais ni en français. La traduction qui suit a été faite par Martine Fisher, de l'Université McGill.

François Ricard
Université McGill

NOTE

1. La *Literary Guild* avait aussi des abonnés au Canada; pour eux, *The Tin Flute* a été le «Book of the Month» de juin 1947, et c'est donc dans l'édition canadienne de *Wings* publiée ce mois-là qu'a paru «How I Found the People of St. Henri».

Ma rencontre avec les gens de Saint-Henri

Le faubourg canadien-français de Saint-Henri est un quartier singulier. Il ne constitue pas la plus vieille partie de Montréal bien qu'il ait eu, et ce pendant longtemps, sa propre mairie et ses limites précises à l'intérieur de la ville. Il conserve, du reste, aujourd'hui encore, bien des traits de sa vie de village. Saint-Henri est pourtant devenu l'un des centres les plus industrialisés de la province de Québec. Lorsqu'on s'y promène, il est difficile de savoir si l'on est d'abord frappé par la forêt de ses cheminées d'usines, le souffle bruyant de ses machines haletantes, ses églises en pierre de taille, ses couvents ou ses institutions paroissiales dont les imposantes constructions semblent vouloir régir les maisons entassées alentour. Nulle part ailleurs, ai-je souvent pensé, ne s'exprime avec plus de brutalité et de violence l'union du matérialisme moderne et de l'aspiration vers l'éternité. Car ce quartier, d'où les prières semblent inlassablement s'élever de la fumée et de la misère, est aussi un étonnant carrefour humain. Presque tous les trains de Montréal s'engouffrent dans Saint-Henri situé en contrebas des opulents quartiers du Mont-Royal. Les locomotives y rugissent en permanence, les barrières de chemin de fer s'abattent sur les rues et interrompent la circulation, les signaux d'alarme déchirent l'air de leurs cris aigus alors qu'aux environs du canal, durant les mois de navigation, pétroliers, plates péniches et bateaux à grains glissent, d'écluse en écluse, vers les Grands Lacs ou l'estuaire du Saint-Laurent. De singulières odeurs pénètrent le quartier: senteurs d'érable en provenance des fabriques de cigarettes, riches arômes d'épices, de bananes et de bois fraîchement coupé émanant des entrepôts le long du canal.

Je me souviens de l'orageuse soirée printanière au cours de laquelle, descendant à pied de Westmount, je me suis retrouvée pour la première fois sur la place Saint-Henri. Les timbres des tramways tintaient, un train filait à toute allure devant l'église; voitures, camions et piétons s'amassaient derrière les barrières de sûreté de chaque côté du square; le vent charriait à travers les rues étroites la plainte mélancolique d'une péniche. La fumée des locomotives flottait au-dessus des petites maisons de bois. Puis, soudain, au milieu de ce brouhaha, les cloches d'innombrables dômes et clochers se sont mises à sonner à toute volée.

Il m'est difficile de concevoir que les personnages de *Bonheur d'occasion* n'ont pas toujours existé. Du plus loin que je me souvienne pourtant, il me semble que c'est à cet endroit et au cours de cette orageuse et tumultueuse soirée qu'ils sont venus au monde. Une multitude d'ouvriers harassés, de jeunes ouvrières des fabriques de cigarettes et de serveuses de *Quinze-Cents* déferlaient hors des bâtiments. Si certains habitants de Saint-Henri avaient alors un travail fixe, nombreux étaient ceux qui passaient d'un petit emploi à un autre; et plus nombreux encore ceux qui vivaient de l'assistance publique. C'était durant la première année de la guerre, en 1940. Fréquemment, dans ce quartier comme ailleurs à Montréal, on pouvait entendre le roulement des tambours. Des soldats défilaient et, parfois, on voyait des chômeurs les observer puis brusquement aller grossir leurs rangs. C'était l'époque où, pour beaucoup, la guerre signifiait un bulletin de paie et même, pour quelques jeunes hommes, le premier travail de leur vie.

C'était une nuit de solitude en dépit du roulement des tambours et du tintement des cloches et je pense que c'est de cette solitude même qu'a émergé pour moi le personnage de Florentine, moitié printemps, moitié misère, jeune fille désespérément en mal d'amour. D'autres personnages me sont venus immédiatement à l'esprit à ses côtés. Peut-être ai-je même imaginé alors Azarius, l'ancien menuisier dépossédé de son métier et par là même de sa dignité et de son désir de vivre. Peut-être aussi l'âme de Rose-Anna s'agitait-elle en moi car, durant mes errances à travers les rues mal éclairées, j'avais remarqué que chaque maison mal peinte portait le signe incontestable de la venue du printemps: la vieille pancarte «à louer». Presque une maison sur deux était alors à louer. Le jour des déménagements était proche, l'annuelle transhumance des pauvres, l'unique voyage de ceux qui vivent au carrefour des voies maritimes et des chemins de fer. Rose-Anna m'était apparue comme une petite femme ronde d'une quarantaine d'années qui, à l'instar des autres, devait péniblement parcourir les rues étroites à la recherche du nouveau logement où elle mettrait au monde son onzième enfant. Et puis, soudain, je me suis sentie clouée au sol, car tout m'apparaissait très clairement: après des années de dépression, ces gens allaient vivre un peu mieux parce qu'il y avait la guerre.

Ce ne fut qu'un éclat de lumière, semblable à un éclair qui illumine, dans la nuit noire, les moindres sous-bois d'une forêt profonde, les laissant gravés à tout jamais dans la mémoire. Trois années durant, dès que je pouvais échapper deux ou trois mois de suite à mon métier de journaliste à la pige, je tentais d'exprimer ce que j'avais vu en cet instant. Des lecteurs qui connaissent très bien Saint-Henri m'ont d'ailleurs écrit que j'avais dû vivre dans le quartier. Il n'en est rien, mais je m'y suis souvent promenée, m'installant fréquemment et des heures durant dans un petit restaurant, près d'un vendeur ambulant de hot-dogs ou dans un débit équipé d'un juke-box, invention que les Canadiens français de Saint-Henri appellent plaisamment un hibou.

À la saison des déménagements, j'ai feint de chercher un logement. Je suis ainsi entrée dans de sombres logis où la lumière vacillante des bougies éclairait des images saintes. J'ai aussi visité les demeures des nantis nichées au cœur des oasis de calme et de propreté qu'on peut trouver dans ce quartier de suie et de trains hurlants. Parfois des gens me proposaient de m'asseoir et de me reposer car ils me pensaient fatiguée comme eux. Alors, à la veille du déménagement, ils se confiaient à moi dans la simplicité de leurs cœurs accablés, un peu à la manière des gitans qui, le long des routes, doivent raconter avec quelque émerveillement leurs incessants voyages. Parfois, à propos de la guerre et avec un accent que je n'oublierai jamais, ils me disaient: «Eh bien! Maintenant qu'elle est là, il y aura plus de travail et peut-être plus d'argent. Ce sera un peu plus facile».

Un jour, dans une petite maison sombre, alors que nous parlions très fort, hurlant presque pour couvrir le rugissement d'un train qui passait, j'ai remarqué un enfant malade étendu sur deux chaises rapprochées en guise de lit. À cet instant, un nouveau personnage s'est imposé à moi: Daniel, le petit garçon de six ans accablé sous le poids d'une tristesse étrange et trop lourde pour lui. Une autre fois, dans un *Quinze-cents*, j'ai aperçu une jeune serveuse, un petit bout de femme au visage délicat et ardent. Je suppose qu'elle a dû se demander pourquoi je la fixais ainsi. Je ne pouvais m'en empêcher; c'était très curieux, je n'avais jamais vu cette fille auparavant, et pourtant, avec son visage pâle et tiré, ses lèvres fardées et le balancement de ses hanches, elle était telle que j'avais imaginé et décrit Florentine. Ainsi, certains de mes personnages sont nés d'une rencontre de

hasard, d'un visage entrevu dans la rue ou même d'un furtif échange de regards dans un tramway bondé. D'autres ont été créés de toutes pièces et puis, un jour, je rencontrais leur double incarné dans une personne inconnue, anonyme. J'ai ainsi croisé à maintes reprises le regard avide de Florentine.

Puis est venu le moment de rentrer en moi-même. J'avais appris qu'à trop chercher dans la réalité la base de la fiction, on risque d'étouffer son imagination par un trop-plein d'atmosphères, de personnages. La phase suivante consiste à faire le tri. Aussi me suis-je éloignée autant que possible du pittoresque petit quartier Saint-Henri. J'avais un plan grossier de l'histoire sur laquelle je voulais travailler, j'en ai écrit une partie à Rawdon, village enneigé des Laurentides, et une autre en Gaspésie dans un village de pêcheurs.

Il m'a fallu du temps pour parvenir à exprimer ce que j'avais pressenti durant ces brefs instants d'illumination: les pas rapides de Florentine à travers la tempête alors qu'elle s'élançait vers l'amour, l'amère détermination de Jean à se sortir de la misère, les sentiments profonds d'Emmanuel pour Florentine. J'espère que vous retrouverez tout cela dans *Bonheur d'occasion*.